MALAMOUR
ALAMOUR
LAMOUR
AMOUR
MOUR
OUR
UR
R

RÉMI GIORDANO

EDITIONS THIERRY MAGNIER

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans la voiture qui l'éloigne de tous ses repères, Oscar revit, par flashs, la soirée qui vient de faire basculer sa vie.
Une piscine, une poursuite dans la forêt, le visage ensanglanté d'Olivier.
Par-delà les effluves synthétiques du désodorisant en forme de sapin qui s'agite au rythme de la route et celui, puissant et salé, du cuir des sièges, une odeur lui revient sans cesse. Entêtante, obsédante : celle du sang.
Peur, colère, haine, désespoir. Oscar lutte avec les émotions contradictoires qui l'animent au souvenir de cette nuit, et de ce garçon.
Victime ou bourreau ? Petit à petit, les pièces du puzzle s'assemblent pour raconter la violence de sentiments qui semblent hésiter entre l'amour et la haine.

MALAMOUR

RÉMI GIORDANO

Rémi Giordano est né en 1985 en Lorraine, de parents italiens et espagnols. Tout petit, alors qu'il ne sait pas encore lire, il réinvente les histoires de ses livres illustrés. Adolescent, il décide d'écrire pour le cinéma et commence sa vie professionnelle dans la production audiovisuelle qu'il quitte, à l'aube de ses trente ans, pour se consacrer entièrement à l'écriture. Scénariste aux multiples univers, Rémi a écrit des histoires de pirates pour les programmes jeunesse de France Télévisions, les errances mélodramatiques d'Ingrid Chauvin pour TF1, un court métrage d'horreur et une expérience futuriste en VR sur Philip K. Dick. Déjà auteur de deux romans, *Fleur sauvage* (Éditions du Cygne) et *L'Été à Lulaby* (Livre de Poche), *Malamour* est son premier roman jeunesse.
Rémi Giordano a la barbe rousse, vit et travaille à Paris.

Les passages de la pièce *Les sorcières de Salem* d'Arthur Miller cités dans cet ouvrage sont tirés de l'adaptation française de Marcel Aymé aux éditions Robert Laffont.

© Éditions Thierry Magnier, 2020
ISBN 979-10-352-0396-2

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Conception graphique couverture : Florie Briand
Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

MALAMOUR

RÉMI GIORDANO

roman

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

à « la » Marie-Jo

1

Accroché au rétroviseur, le désodorisant en forme de sapin s'agite au rythme de la route. Je peux en sentir l'odeur synthétique ; un mélange de pomme et d'hibiscus. Je lui préfère l'odeur des sièges, l'odeur du cuir, puissante et salée, même si elle cache difficilement celle, cuivrée et métallique, qui hante mes narines…

Il fait frais dans l'habitacle climatisé de la voiture de mon père. Au-dehors c'est la canicule. La plaine d'Alsace s'étend à perte de vue. Le massif des Vosges veille sur les champs de colza écrasés par le soleil. Si j'ouvrais la fenêtre, je pourrais en sentir le parfum entêtant.

Mon père conduit, les dents serrées, et les mains fermement posées sur le volant. Il ne m'a pas adressé la parole depuis que la police m'a ramené à la maison trois jours auparavant. Ma mère est assise sur le siège

passager. Elle porte d'imposantes lunettes de soleil pour cacher ses yeux, rougis d'avoir trop pleuré. Elle se retourne régulièrement vers moi, pour s'assurer que je vais bien.

Nous entrons dans un bois. Le paysage qui défile derrière la vitre me rappelle les branches de la forêt qui fouettaient mon visage quelques nuits plus tôt. Dans la pénombre, j'aperçois mon reflet dans la vitre. Je vois mon œil droit encore violacé, sa couleur vire désormais au jaune pisseux. J'aime penser qu'il me donne un peu de cachet, à moi qui suis si quelconque.

La danse du désodorisant accroché au rétroviseur m'hypnotise. J'écoute de la musique sur un lecteur MP3 que mon père m'a filé, je n'ai plus de téléphone connecté. Les écouteurs vissés dans les oreilles, je m'assoupis. Le son se mêle à mes souvenirs.

Je suis seul dans le jardin de Tancrède. La musique est assourdie, elle provient des enceintes du salon qui se situe à quelques mètres. À mes pieds, la piscine forme un rectangle lumineux dans la pénombre de la pelouse.

Je m'avance. Je peux voir mon ombre distordue dans l'eau. Je retrousse légèrement mon jean et trempe mes pieds. J'agite mes orteils. C'est agréable. Je peux sentir l'odeur du chlore, de l'herbe fraîchement coupée et de la sueur des garçons et des filles. De ma sueur surtout. J'ai chaud.

J'aime l'odeur du chlore, elle me donne presque envie d'avaler l'eau de la piscine et de la mélanger à de l'herbe coupée. Je rêvasse.

Une silhouette sombre apparaît derrière moi dans les sillons de l'eau. Une main se pose sur mon épaule.

Sa main.

Je me retourne.

C'est lui.

OLIVIER

La pierre s'abat sur son visage. Son poing s'enfonce dans mon œil droit.

Je me réveille brusquement au son d'une porte qui claque. Mon père vient de sortir de la voiture.

– Nous sommes arrivés.

Ma mère se penche vers moi, comme si j'étais un grand malade, et m'aide à m'extirper de la banquette arrière. Je traîne mon sac à dos hors de l'habitacle. La chaleur m'accable. Ma mère prend les devants et se dirige vers l'entrée de la maison qui se situe en haut d'une volée d'escaliers en pierre.

Nous sommes arrivés chez ma tante, à Stetten dans le Haut-Rhin. Mes parents me conduisent chez elle, pour l'été. Ils m'éloignent. Ma tante vit à plus de 300 kilomètres de chez nous, dans un endroit où personne ne me connaît. Où personne ne me posera de questions.

Ma mère est inquiète. Elle regrette de ne pas pouvoir prendre soin de moi après ce qui m'est arrivé. Mais c'est impossible pour elle de poser des jours de congés cet été. Mon père, lui, est plutôt soulagé que je m'éloigne. Il n'aura pas à faire face à mon œil tuméfié tous les matins.

Je me sens lourd, engoncé dans mes vêtements trop larges qui peinent à cacher mon ventre, ma graisse, mes formes disgracieuses. Je prends une longue inspiration avant d'entamer la montée des marches de la maison. L'air est saturé par la chaleur. Je perçois quand même une légère odeur de pins, de chlore et de foin.

Soudain, le bruit d'un plongeon dans une piscine attire mon attention. Il est suivi d'un rire, un rire cristallin, mélodieux.

Le bleu scintillant de la piscine de Tancrède me revient à l'esprit.

Je chasse cette image et essaie de trouver la source du bruit. À travers les hauts cyprès qui encadrent le jardin, je peux entrevoir les remous de l'eau azurée d'une piscine. J'entends à nouveau des rires, deux rires distincts cette fois, l'un d'eux est perçant, insolent. Il me plaît. Je penche la tête pour tenter de voir un peu plus du côté du jardin des voisins. À qui appartient ce gazouillis chaleureux ? Peut-être à la paire de jambes bronzées allongées le long de la piscine…

Une légère brise parcourt le buisson d'herbes aromatiques qui encadrent les escaliers. La chaleur semble moins pesante. Je sens plus distinctement l'odeur de la lavande, des sapins et de leurs aiguilles. Du chlore. Et de la nouveauté.

Elles ont remplacé celle cuivrée et métallique qui hante mes narines depuis quelques jours, l'odeur du sang…

2

Ma tante vit dans une très belle maison à colombages typiquement alsacienne. Je me suis toujours senti réconforté entre ses murs de pierres. Mes parents et moi vivons dans une maison classique, plutôt modeste, du genre qu'on achète dans un village-témoin. Je ne la trouve pas laide, mais elle manque d'âme, elle n'a pas de mystère. Elle n'a pas d'odeur… Et surtout elle n'a pas d'escaliers. J'adore les maisons à escaliers, elles me rappellent les films que j'aime. Pas seulement ceux qui font peur.

La première chose que je vois en entrant chez elle, c'est son chat Galilée, un vieux chat gris et blanc au poil soyeux. J'avais oublié qu'elle avait un chat. Il siège en sphinx sur le fauteuil du salon, accueillant les invités, impassible. Il me fixe de son œil qui dit merde à l'autre. Galilée louche, ce qui lui donne un air improbable. À peine ai-je passé

le pas de la porte qu'il s'étire et vient frotter son corps contre mes jambes. Ma mère prend un air dégoûté, elle déteste les chats. Je m'agenouille pour le caresser. Il sent la lavande, les plantes aromatiques du jardin. Il tourne autour de moi. Ma tante arrive dans la pièce accompagnée d'un effluve de parfum. Elle porte des vêtements si légers que j'ai l'impression qu'elle flotte jusqu'à moi. Je suis certain de connaître son parfum.

Ma tante s'appelle Penelope, il faut prononcer « Pénélo*pé* » parce que c'est d'origine espagnole. Mon grand-père venait du Pays basque, je dis « venait » parce qu'il est mort. J'étais trop petit, je ne me souviens plus. Penelope est la grande sœur de ma mère. Elle est divorcée mais vit dans la maison dans laquelle elle a toujours vécu avec son mari et ses enfants. Ses enfants sont grands maintenant, il y en a une qui vit à Paris et l'autre à l'étranger. Je ne sais pas trop. J'ai pas suivi. Un peu sur Insta, vite fait, ils sont beaucoup plus vieux que moi.

Ma mère répète que sa sœur s'est bien débrouillée. Penelope vit de sa pension alimentaire. Elle a épousé un homme riche qui a déserté le foyer depuis des années. Ça je m'en souviens. C'était il y a cinq ans peut-être. Nous étions en vacances, ma mère avait reçu un coup de fil catastrophé du fils de ma tante qui l'avait retrouvée prostrée, chez elle. Son mari avait décidé de la quitter le jour de

leur anniversaire de mariage. On ne l'a plus jamais revu. Je l'aimais bien son mari, il était élégant, précieux. Il sentait un mélange boisé de tabac et de mousse. Pas comme mon père, brut, qui se parfume d'after-shave de supermarché. Après son départ, ma tante est devenue l'ombre d'elle-même. Elle s'est donné l'air d'une veuve, portant le deuil de son mari dont apparemment elle avait été folle amoureuse dans sa jeunesse.

Ma tante est malade. Un cancer. Je ne sais pas exactement quel genre de cancer, on ne me l'a pas dit. Enfin, je n'ai pas osé demander. Cela fait un bout de temps que ça traîne. Elle a perdu une grande partie de ses cheveux. Ils repoussent tristement sous un foulard aux motifs fleuris. Un foulard en satin imprégné de son parfum, un mélange de senteurs complexes. Des arômes à la fois chaleureux de vanille et poivrés de jasmin qui masquent cependant difficilement l'odeur des médicaments. Elle dissimule elle-même un parfum plus insidieux de pourriture, de terre sale retournée qui emplit mes narines lorsqu'elle s'agenouille à mes côtés pour caresser son chat.

Elle pose une main bienveillante dans mon dos.

– Il t'aime déjà, c'est rare, il n'aime personne.

– On est pareils alors.

Ma tante esquisse un sourire.

– Il souffre d'anosmie.

– D'anosmie ?

– Il est vieux, il perd son odorat. Il est souvent désorienté. C'est pour ça qu'il ne faut surtout pas le laisser sortir la nuit. Je n'ai plus la force d'aller le chercher partout. Je voudrais pas qu'il meure avant moi. J'aurais peur que…

– …

– Que ça me tue.

Et ma tante part d'un rire étrange, un peu démoniaque, un peu désespéré. Elle me tend la main pour que je l'aide à se relever. Elle rit de sa propre bêtise. Elle glisse sa main sur mon visage, effleurant du bout des doigts mon œil tuméfié.

Mes parents décident de repartir aussitôt arrivés. Mon père prétexte ne pas vouloir prendre la route trop tard. Ma mère acquiesce, muette. Je la soupçonne de vouloir mettre très vite de la distance entre nous, pour oublier qu'elle ne va pas pouvoir continuer à me veiller comme une louve.

Ma tante la rassure à de nombreuses reprises. Elle prendra soin de moi.

– Je ne le lâcherai pas d'une semelle, répète-t-elle en ponctuant sa phrase d'un clin d'œil.

Alors que je suis aux toilettes, je surprends, caché derrière la porte, un échange entre ma mère et ma tante.

– Ça va aller Carmen (ma mère), il est solide, il va s'en remettre.

– C'est pas tant ça qui m'inquiète…

– Qu'est-ce qui te tracasse ?

– Il a dit que ce gamin l'avait agressé.

– Et ce n'est pas ce qu'il s'est passé ?

– …

Le silence de ma mère ne me dit rien qui vaille. Je lui ai pourtant tout raconté !

– Il dit que c'est Oscar qui est devenu fou à cette soirée. Que c'est Oscar qui a commencé à lui faire du mal.

– Et tu en penses quoi, toi ?

– Je ne sais pas, je le reconnais plus depuis quelque temps.

– C'est l'adolescence, ça passera…

– Parfois, il me fait peur.

Je tire la chasse d'eau, histoire qu'elles comprennent que je ne suis pas loin et que je peux les entendre. Je les trouve dans les bras l'une de l'autre quand je quitte la salle de bains.

– Maman ?

Elle se retourne.

– Oui, Oscar ?

Je m'approche d'elle.

– Tu crois que je t'ai menti ?

Elle soupire.

– Je ne sais pas.

– Je ne suis pas un menteur ! J'ai dit la vérité !

Elle hésite à s'avancer vers moi mais reste là où elle est. Je la scrute. J'attends qu'elle dise quelque chose.

– On en reparle dans quelque temps. Réfléchis…

Je n'en reviens pas ! Elle croit que j'ai menti. Elle croit que je suis un menteur. Elle a bien vu mon œil, non ? Elle a vu les bleus sur mon corps ?!

Je regarde mes parents disparaître dans la voiture à travers la vitre de la porte d'entrée. Leurs silhouettes sont distordues, comme le souvenir de mon ombre dans l'eau de la piscine de Tancrède. Je suis tellement mal que je reste immobile, le souffle court, le cœur qui bat à tout rompre.

Puis je sens la queue de Galilée glisser contre ma jambe. Ma tante n'est pas loin. Elle propose que je monte mes affaires dans ma chambre puis que je la rejoigne pour dîner.

Après que je me suis installé dans ma chambre au deuxième étage (deux escaliers !), nous dînons calmement avec ma tante, bercés par le tintement régulier de la vieille horloge de son salon. Elle est discrète. Elle ne me demande rien. Elle me dit que je suis libre de faire ce que je veux chez elle, du moment que je n'entrave pas sa liberté. D'ailleurs, il est possible que je ne remarque pas qu'elle soit là. À ces mots, elle me dit qu'elle va monter dans sa chambre écouter la radio et me laisse seul au salon.

Avant de quitter la pièce, elle s'arrête quelques secondes et se retourne une dernière fois vers moi.

– Je te crois, moi.

Je n'ai pas le temps de la remercier du regard qu'elle a déjà disparu dans un froissement d'étole.

Je débarrasse mon assiette et vais me reposer. Je retrouve Galilée, planté dans ma valise ouverte, l'air circonspect. Nous nous jaugeons quelques secondes avant que je me glisse dans les draps.

Je m'endors tout habillé et me fonds immédiatement dans mes visions à l'odeur cuivrée et métallique.

3

« Tu continues à danser sur des hits sales, si t'étais tout à moi tu s'rais mon casse-dalle ! »

La musique vient de mon rêve, mon cauchemar plutôt. *Hit Sale*, la chanson du groupe Therapie Taxi passait à la soirée de Tancrède au moment où je m'enfonçais dans les bois, les mains en sang. Je ne peux plus l'écouter, à chaque fois que j'en entends les premières notes je me retrouve plongé dans cette forêt, au milieu des branches qui fouettent mon visage. Pourtant j'aimais beaucoup cet album, je me demande si je pourrai à nouveau l'écouter un jour. La musique, pour moi, c'est comme les parfums, ça me rappelle des souvenirs enfouis.

La chanson continue. Elle n'émerge pas de mes souvenirs. C'est la vraie vie qui me nargue. Le son vient de

dehors, du jardin des voisins plus précisément. Je mets mon oreiller sur ma tête pour tenter de ne plus entendre, mais la musique traverse le tissu. Je jette l'oreiller et avise la pièce, une pièce sommairement meublée d'un grand lit, bien plus grand que celui dont je profite chez mes parents, d'une armoire, d'un bureau et d'un miroir. J'évite d'y observer ma silhouette. Je n'ai pas de miroir chez moi, pas dans ma chambre. Je ne m'aime pas. Je dirais même que je me déteste.

Je me lève et me dirige vers la fenêtre ouverte. Alors que nous sommes au beau milieu de la nuit, il fait encore très chaud. L'odeur des sapins a laissé place à une légère odeur humide, une odeur d'herbe coupée, fraîche et mentholée. Une de mes odeurs préférées. Je ne sais pas l'heure qu'il est exactement. Il doit être tard, la dernière fois que j'ai regardé le portable prêté par mes parents il était déjà 1 heure du matin. Les parents m'ont donné un téléphone sur lequel je ne peux pas aller sur Internet, sans doute pour éviter que je joigne mes camarades. Je n'ai pas pu donner mon numéro à qui que ce soit, nous sommes partis trop vite. Je pense que si j'avais demandé à mes parents de laisser mon numéro à quelqu'un, ils me l'auraient interdit. J'imagine que c'est lié à la procédure judiciaire.

Ce qui m'embête le plus, c'est pas tant que je ne puisse pas me connecter sur ce téléphone. Je trouverai toujours des moyens de *stalker* mes camarades sur un ordinateur,

c'est plus que ce portable est vraiment très moche. Ils auraient pu au moins me laisser choisir, plutôt que me refiler ce modèle en plastique jaune que je n'aurai jamais le courage de montrer à qui que ce soit. Même pour rigoler. Je compense mon mal-être avec des accessoires. Je n'ai pas beaucoup de goûts en fringues alors j'essaie d'impressionner avec des babioles électroniques.

Par la fenêtre, je peux voir la piscine des voisins sous un autre angle. Je devine le bassin dans son entièreté, entrecoupé par la cime des cyprès du jardin de ma tante. Je me rallonge. Depuis ma valise, Galilée me regarde avec ses deux yeux ronds. Ses yeux ronds qui divergent, qui lui donnent un air bêta, un air éternellement enfantin pour un vieux chat. Je tapote les couvertures pour qu'il monte. Il ne se fait pas prier et vient se blottir contre moi. Il ronronne immédiatement. Je respire son odeur : un mélange de poisson et de lessive. Je le caresse et ferme les yeux.

Je suis projeté dans le jardin de Tancrède. Je suis seul et m'avance vers le bassin. Mon ombre distordue danse dans l'eau de la piscine. Je retrousse légèrement mon jean et y trempe mes pieds. J'agite mes orteils. C'est agréable. Une main se pose sur mon épaule. Je me retourne.

OLIVIER

Sa main se pose sur mon épaule. Le mouvement se répète à plusieurs reprises dans mon esprit, en montage de cinéma. Je me retourne. C'est Olivier. Il sourit. Ses lèvres se fendent en un sourire. Une de ses dents dépasse légèrement sur sa lèvre inférieure.

OLIVIER

L'eau de la piscine se teinte de sang. Lentement. Le rouge remplit le bassin puis vient me lécher les pieds. Le sang dilué dessine des griffes sur mes chevilles. Je me retourne. Olivier est derrière moi. Une pierre s'abat sur son visage. Un jet de sang jaillit de son œil droit. Les griffes de sang m'agrippent les chevilles et me tirent vers le fond.

MENTEUR

Un cri retentit. Je me réveille en sursaut. Galilée prend peur et s'enfuit. Je perds l'équilibre et me retrouve au pied du lit. La nuit est avancée. Plus aucune musique ne filtre depuis l'extérieur. Elle a stoppé.

Je me précipite à la fenêtre. Je regarde en direction du jardin des voisins. Seule la piscine est éclairée.

Un nouveau cri déchire la nuit. Un cri perçant qui me vrille les tympans. Il s'accompagne d'un éclaboussement. Je m'attends à voir quelqu'un apparaître au bord